

1986

Le chapitre X sur Le Bon Pasteur dans le Commentaire de saint Jean

Félix Porsche

Follow this and additional works at: <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains>

Recommended Citation

Porsche, F. (1986). Le chapitre X sur Le Bon Pasteur dans le Commentaire de saint Jean. *Cahiers Spiritains*, 20 (20). Retrieved from <https://dsc.duq.edu/cahiers-spiritains/vol20/iss20/9>

This Article is brought to you for free and open access by the Spiritan Collection at Duquesne Scholarship Collection. It has been accepted for inclusion in Cahiers Spiritains by an authorized editor of Duquesne Scholarship Collection.

LE COMMENTAIRE DU PÈRE LIBERMANN SUR LE CHAPITRE 10 DE L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN LE BON PASTEUR

par Félix Porsch, cssp.

REMARQUE PRÉLIMINAIRE

Dans l'explication du chapitre 10, le P. Libermann procède de la même manière, quant à l'intention et à la méthode, que dans le reste du Commentaire: il fait une relecture spirituelle du texte de Saint Jean avec une forte tendance à l'actualisation, dont le but est surtout d'être au service d'un souci pastoral. En raison de cette intention, il ne faudra pas s'attendre à une exégèse de type moderne, avec utilisation de la méthode de critique historique, encore que ne manquent pas entièrement des remarques sur l'arrière-fond culturel du temps et sur les coutumes juives. Libermann est même tout à fait sensible à des particularités grammaticales. Il faut aussi mentionner, dans les remarques préalables, que Libermann voit le texte johannique comme le discours que le Jésus terrestre a réellement tenu (et pas seulement comme une composition de l'évangéliste ou comme l'expression de la théologie de la communauté johannique). Il faut donc lire le texte en tenant compte de ces préalables. Le lecteur doit entrer dans cette perspective et laisser de côté la préoccupation de la critique historique.

L'INTENTION DE LA PRÉSENTE ÉTUDE

Le but de notre étude ne peut pas être une restitution détaillée du contenu du Commentaire de Libermann. De ce fait, la lecture du texte est indispensable pour la compréhension,

car il est, par endroit, très dense et complexe. Notre but est plutôt de faire apparaître les tendances prédominantes, les thèmes principaux, les traits essentiels de la théologie et de la méthodologie. Ces points sont évidemment les mêmes dans le chapitre 10 que dans le reste du Commentaire et n'auront besoin que d'être brièvement rappelés ici. Notre but principal est de faire apparaître le caractère propre du chapitre 10.

* * *

I. ORIENTATIONS ET MÉTHODE DANS L'ENSEMBLE DU COMMENTAIRE

Pour la méthode, on peut constater, d'une manière tout à fait générale, que le Commentaire de Libermann est caractérisé par *le fait d'isoler et d'actualiser des aspects particuliers et d'en faire une exégèse allégorique*. Bien sûr, la méthode n'est pas propre à Libermann, elle a été employée à travers tous les siècles pour actualiser le texte. On peut même trouver cette tendance dans le texte de St Jean lui-même. Là aussi, on ne fait que prendre certains aspects particuliers de la parabole introductive (v. 1-5) et on leur donne une signification. Il faut aussi se rendre compte que le chapitre 10, avec son thème du pasteur, était bien adapté pour l'actualisation et l'interprétation allégorique et qu'il y invitait même. Malgré cela, on est étonné de la force avec laquelle est menée l'actualisation par rapport à des situations contemporaines de Libermann. Elle sert avant tout son souci pastoral. Des expériences propres et personnelles se mêlent souvent au commentaire. La pleine compréhension du Commentaire présuppose de ce fait la connaissance des circonstances de la vie et des écrits de Libermann de la même époque. La tendance actualisante s'exprime déjà dans la détermination du genre du chapitre 10, comme **« une belle instruction aux pasteurs de son Eglise, c'est-à-dire aux pasteurs des âmes »**.

Une autre caractéristique du Commentaire est la forte tendance à la spéculation dogmatique. Elle est tellement marquée

qu'on pourrait qualifier avec raison certaines grandes parties du Commentaire de traité de théologie dogmatique. Que se reflète largement, dans ces parties, la dogmatique des manuels et des opinions théologiques de son temps (en particulier de l'école française) n'est pas étonnant, mais plutôt prévisible. Cela vaut surtout de l'enseignement sur la Trinité, le Christ et la Grâce, qui occupent une large place. Ils tiennent plus de la moitié du Commentaire.

Il faut aussi remarquer que le texte johannique lui-même incite assez à une telle contemplation. Bien que, généralement, Jean insiste bien plus fortement que les Synoptiques sur l'union de Jésus avec le Père, de l'envoyé avec Celui qui l'envoie, le chapitre 10 est d'une manière plus spéciale encore déterminé par cette thématique.

Une autre caractéristique de l'interprétation de Libermann est *la lecture individualisante*, liée à une vue spirituelle de l'homme. D'un bout à l'autre, il est question de la relation entre l'âme et le Christ, son Seigneur et son Maître. L'aspect ecclésiologique, qui est pourtant déterminant chez Jean, ne joue qu'un rôle secondaire. Même là où Libermann parle au pluriel (les brebis, les âmes), il se préoccupe quand même, en dernière analyse, de l'homme individuel, ou mieux de l'âme individuelle.

II. LE CONTENU

En ce qui concerne le contenu, Libermann traite une multitude de thèmes qui, bien que fournis par le texte de St Jean, trahissent néanmoins son intérêt particulier. Ils sont traités, en partie sous l'aspect dogmatique, en partie sous l'aspect pastoral et spirituel. A côté des grands thèmes de la Trinité, de la Christologie, de l'Ecclésiologie et de la Grâce (collaboration entre Dieu et l'homme), il y a des développements sur le judaïsme (la synagogue), l'Esprit-Saint, le rapport miracle et foi, sur la manière d'agir des sacrements et avant tout, naturellement, sur les bons et les mauvais pasteurs. En lien avec ce dernier thème, Libermann offre tout un traité sur la bonne direction spirituelle à tous ceux qui sont appelés à conduire les autres dans leur vie spirituelle, ou qui en ont la charge, en tant que directeurs spirituels.

Dans ce qui suit, j'essaye de rassembler sous un titre les propos les plus importants de Libermann sur les thèmes les plus significatifs. J'essayerai de les articuler et de les commenter d'une manière critique. Il ne sera pas entièrement possible d'éviter les répétitions et les recouplements.

1. JÉSUS LE SEUL VRAI ET BON PASTEUR ET LES AUTRES PASTEURS

a) *La perspective christocentrique.*

En accord avec la préoccupation principale du chapitre 10, Libermann donne une interprétation avant tout *christologique* au texte. Jésus est le seul vrai pasteur qui réalise ici sur terre la volonté salvifique du Père. Séparée de lui, il n'y a pas de vraie charge pastorale. Ceci est l'idée maîtresse qui traverse comme un fil rouge le texte de St Jean et aussi le Commentaire.

Cependant Libermann n'est pas entièrement conséquent sur ce point. Porté par sa préoccupation pastorale, il déplace souvent notablement le centre de gravité des affirmations de St Jean. Si, chez St Jean, les mauvais pasteurs et les mercenaires sont vus comme des figures de contraste qui n'ont que le rôle de mettre en relief le seul et vrai pastorat de Jésus, ils obtiennent, dans le commentaire de Libermann, un poids beaucoup trop grand, les longues explications sur cette catégorie de pasteurs le prouvent. Et alors que St Jean ne parle absolument pas d'autres bons pasteurs, Libermann développe carrément un « **Miroir du pasteur** », dans lequel il présente en long et en large les caractéristiques d'un bon pasteur d'après le modèle de Jésus. Pour lui, en effet, comme nous l'avons déjà noté, le propos est de faire « **une belle instruction aux pasteurs de son Eglise** » et non d'abord ni surtout exclusivement une présentation de Lui-même faite par le Bon Pasteur.

Il faut accorder que Libermann ne voit l'action des autres bons pasteurs que dans la plus étroite union avec Jésus, le seul Bon Pasteur ; il reste ainsi fidèle à sa vision christologique ou mieux christocentrique. Malgré cela, son interprétation ne correspond pas, sur ce point, à la visée de base du texte johannique. La raison de cette manière de voir est claire, c'est la préoccupation spirituelle et pastorale. Nous y trouvons un grand avantage. Sans cela, nous n'aurions pas les explications

riches et qui balisent le chemin, sur les pasteurs de l'Église. D'ailleurs, Libermann n'est pas seul dans son cas: jusqu'aujourd'hui, le chapitre 10 de St Jean a toujours été, dans l'histoire de l'exégèse, interprété comme une «**instruction aux pasteurs de l'Église**».

Dans son exégèse, Libermann avance d'une manière très consciente et logique. Il établit d'abord un principe qui lui permet cet emploi du texte par rapport à d'autres pasteurs. C'est *le principe d'identité*. Parce que le bon pasteur est uni à Jésus, et même identifié à Jésus, tout ce que St Jean dit de Jésus-Christ vaut aussi, analogiquement, pour lui. Nous aurons bientôt à revenir sur tout cela dans le détail. (Cf. n° 2).

b) *Jésus le seul vrai pasteur.*

Les textes qui se rapportent au vrai pastorat de Jésus sont, comme il était à prévoir, très nombreux. Comme ils disent substantiellement toujours la même chose, il suffit d'en citer quelques-uns. On peut aussi noter que, dans les textes de Libermann sur le rôle exclusif de Jésus, il ne distingue pas rigoureusement entre l'image du berger et celle de la porte, mais qu'il les mélange.

«**Il n'y a que le divin Pasteur qui puisse appeler chaque brebis par son nom**». (480, 1^{ère} édition). Notre Seigneur «**est la seule entrée surnaturelle, le seul moyen par lequel on peut opérer des œuvres surnaturelles**» (475). «**Il n'y a que le Maître du bercail qui puisse faire agir les âmes qui lui appartiennent, soit pour trouver leur nourriture, soit pour travailler à sa gloire**» (482). «**Chaque âme est fermée, et Jésus-Christ est la seule porte des âmes**» (487). Dans un autre passage, Libermann explique par le détail pourquoi Jésus est «**le seul pasteur véritable**»: «**... non seulement parce que seul il a un troupeau qui lui appartienne, mais encore parce que lui seul paît son troupeau sans jamais le dépouiller: il ne le paît, ne le dirige, ne le conduit pas pour le dépouiller comme font les autres pasteurs, mais pour l'augmenter, l'engraisser et le fortifier**». (495).

Que, dans tout son agir, Jésus soit toujours en totale dépendance du Père, avec lequel il est aussi un dans l'être, est toujours présumé et largement développé par Libermann dans ses explications dogmatiques (avant tout dans les commentaires sur les versets 15 et 30).

2. LES SIGNES AUXQUELS SE RECONNAISSENT LES BONS PASTEURS ET LEUR ACTION

Comme nous l'avons déjà évoqué, pour Libermann, en raison de l'identité des pasteurs avec Jésus, tout ce que Jésus dit de lui-même vaut aussi pour les pasteurs de l'Eglise, par lesquels il exerce sa charge pastorale. **« Notre Seigneur exerce son pastoral par celui qui entre par lui et fait par lui ses actes pastoraux. . . et tout ce qu'il y dit est dit en toute réalité, non seulement en tout ce que l'adorable Pasteur fait par lui-même, mais encore en ce qu'il fait par ceux qui entrent par lui dans le bercail. Par conséquent, tout ce qu'il y dit de lui-même arrive à ceux-là, excepté que toute leur action leur est étrangère quant à son principe et à sa fin, et en grande partie même quant aux moyens ou manières d'être, qui appartiennent au souverain et unique Pasteur »** (477). Dans cette description de la relation entre Jésus et les autres pasteurs, vient aussi au jour un autre trait caractéristique de Libermann: son souci de déterminer avec exactitude les relations les plus subtiles et de rester en cela dans l'orthodoxie dogmatique.

De la multitude de textes qui traitent de la relation « Jésus et pasteurs de l'Eglise » nous voulons au moins encore en présenter quelques uns: **« Ainsi donc c'est une vérité que tout ce que Notre Seigneur va dire de lui-même, doit être dit des pasteurs qui entrent par la vraie porte; autrement, on conclurait de son discours que tout autre pasteur que lui n'est pas un vrai pasteur, mais un voleur: ce qui n'est pas vrai. . . mais c'est Jésus qui est Pasteur en eux et c'est à lui qu'appartiennent les brebis, et eux ne peuvent en rien agir en leur nom, ni tirer du profit pour eux-mêmes »**. (478) **« Par une bonté admirable de ce divin Pasteur pour ses brebis, il communique sa vie et son être pastoral à ceux qui agissent en son nom, par sa vertu et par son divin Esprit, de manière que Jésus, dans ses Prêtres et par ses Prêtres, opère les mêmes choses qu'il opère par lui-même »**. (481).

Pour la pastorale, il en découle l'obligation et la nécessité de rester en contact permanent avec le seul vrai pasteur: **« C'est à ceux qui représentent le souverain Pasteur à se diriger vers Notre Seigneur et par Notre Seigneur toutes les fois qu'ils veulent se mettre en rapport avec les âmes,**

pour les fonctions pastorales, et alors l'Esprit-Saint leur ouvre les âmes, pour qu'ils y entrent et se mettent en rapport parfait avec elles. Mais le divin Esprit ne leur ouvre que parce qu'il voit Notre Seigneur en eux, et en leur entrée et en leur action; car, il n'y a que le souverain pasteur, à qui appartiennent les brebis, qui puisse entrer et qui est reçu». (479) Ainsi compte pour Libermann ce principe qui résume tout: «Tous les vrais pasteurs doivent représenter le grand Pasteur, et donner ainsi les mêmes exemples à leurs brebis». (483).

Chez les pasteurs, il faut distinguer deux aspects. Ils sont en effet «en même temps pasteurs et brebis. C'est Notre Seigneur qui est l'unique pasteur et tous les autres sont ses brebis. Ils sont brebis en tant qu'il s'agit de leur propre salut; ils sont pasteurs en tant qu'ils s'occupent du salut et de la conduite des autres. Mais dans cette occupation même du salut des autres, ils trouvent leur qualité de brebis; car, s'ils s'acquittent de leur pastorat comme ils doivent le faire, ils y trouvent leur vie» (488, cf. p. 475). Les deux choses vont ensemble d'une manière inséparable. Pour les bergers aussi, il n'y a que la seule porte, Jésus, par laquelle ils doivent entrer pour gagner leur propre salut. «De là on peut voir combien les pasteurs ont besoin d'agir avec perfection dans leurs fonctions pastorales, car, s'ils n'entrent pas par la vraie porte, ils y perdent autant pour eux-mêmes que pour les âmes qui leur sont confiées». (489) «De là on peut voir la grande pureté que doivent avoir les pasteurs des âmes dans leurs œuvres pastorales, combien leur foi doit être grande et l'âme de toutes leurs œuvres. Elle doit être dépouillée de tout amour-propre et intérêt particulier». (479).

Dans les termes qui, chez St Jean, décrivent d'une manière imagée la vie de chaque croyant (v. 9: il entrera, il sortira et il trouvera des pâturages) Libermann voit exprimés «les trois grands devoirs pastoraux»: «Et ingrediatur. C'est l'occupation qu'il doit se donner des âmes et de leur direction spirituelle: guérir leurs maladies, fortifier leurs faiblesses, encourager leur pusillanimité, profiter du bien qui est en elles pour les faire avancer, et faire tout ce qui tient à la direction intérieure pour les établir dans la vraie voie de la perfection. . .

Et egrediatur. C'est le gouvernement et la direction extérieure pour conduire ses brebis, et ordonner tout ce

qu'il faut pour la pratique des vertus et l'occupations des œuvres qui leur seront utiles. . . A cette sortie tient cette autre fonction de les garder de tout ennemi: vigilance du pasteur; et de les défendre quand elles sont attaquées: dévouement du pasteur. C'est pour ces choses qu'il doit être à leur tête. . .

Et pasqua inveniet: c'est le troisième devoir pastoral de nourrir les brebis. . . (490).

Parce que le but du pastorat est de faire en sorte que «les âmes aient la vie», il faut que le bon pasteur emploie tous les moyens possibles: «un bon pasteur souffre tous les dommages et prend toute espèce de précautions et se donne toutes les peines pour empêcher une âme de se perdre; il n'y a pas de sacrifices qu'il ne fasse pour cela; il est d'une patience, d'une longanimité, d'une douceur et d'une prudence sans égale pour cet article; surtout quand il s'agit d'une âme faible, il prend toutes sortes de ménagements, et souffre plutôt tout que de faire la moindre démarche qui risque de perdre une âme». (493).

Cet engagement pour les brebis ne doit pas avoir de limites. Les vrais bergers «portent leur zèle pour les brebis du souverain pasteur jusqu'au sacrifice d'eux-mêmes, de tout ce qu'ils ont et de leur vie s'il en est besoin». (498 et 500).

Avec Libermann on peut, après cette représentation du bon pasteur, s'écrier: «**Qu'il est difficile d'être un bon pasteur! parce qu'il est difficile d'être vide de soi-même et plein de Notre-Seigneur, le grand Pasteur des pasteurs et des brebis**» (493), mais aussi: «**Quel bonheur pour des brebis véritables d'avoir de vrais pasteurs, en lesquels réside leur grand et unique Pasteur!**» (480).

En plus des signes de reconnaissance essentiels d'un bon pasteur, Libermann exprime encore une grande qualité du pasteur véritable et bon: «*la connaissance pastorale*». Il comprend par ce terme la capacité «**de voir et de suivre tout ce qui se passe dans ses brebis; et par là il les dirige et les conduit selon leur besoin et leur utilité**». (505) Dans ce domaine aussi, Jésus est le grand et inégalable modèle (cf. n° 4).

Comme les textes cités le montrent, Libermann a une estime peu ordinaire pour la dignité du prêtre et pour ses obligations pastorales. Il relève du contexte historique qui considère les laïcs en grande dépendance de la direction des prêtres.

Nous parlerions aujourd'hui d'une tendance paternaliste. Les vraies brebis sont **« ordinairement si contentes d'obéir à leur Pasteur et de le suivre »**. (485) Mais il est possible que le mot **« ordinairement »** apporte une limitation; et ce sont **« les fonctions (qui) le mettent au-dessus des brebis »**. (489) D'autre part, Libermann parle aussi avec grande insistance du respect et de la délicatesse que les directeurs d'âmes doivent avoir à l'égard de celles qui leur sont confiées: **« Il faut entrer spirituellement dans les âmes; il faut que les âmes soient ouvertes devant le pasteur, et qu'après cette entrée il les dirige et gouverne »**. (474) La condition sine qua non de diriger les âmes en véritable pasteur est l'unité avec le grand Pasteur, parce qu'elles n'entendent que sa voix. **« Quand il s'agit de parler aux âmes et de les instruire des choses divines pour la gloire de Dieu et leur salut, il n'y a qu'une voix qui peut s'en faire entendre, c'est celle du grand pasteur; mais aucune voix humaine, quelque puissante qu'elle soit, n'est capable de faire comprendre aux âmes les vérités éternelles, de manière à leur imprimer des sentiments de foi et d'amour. . . de là, si un pasteur veut parler aux âmes et les rendre dociles à la grâce, qu'il se remplisse de l'Esprit de Notre Seigneur et qu'il parle ainsi dans ce divin Esprit de son Maître, et les âmes bonnes entendront cette voix qui leur est si bien connue, et se laisseront gouverner et diriger très facilement »**. (479, cf. 473 et 480 s.).

3. LES MAUVAIS PASTEURS ET LES MERCENAIRES

Il est surprenant de constater l'importance et la place que Libermann donne aux textes qui caractérisent les mauvais pasteurs. Il y a lieu de se demander si ses pensées à ce sujet ne reflètent pas des expériences très négatives. En tout cas, alors que chez St Jean, les mauvais pasteurs ne jouent qu'un rôle très secondaire (pour mieux faire ressortir le personnage du bon Pasteur), Libermann développe ce thème très largement. Il distingue entre les faux ou mauvais pasteurs **« qui ne sont pas pasteurs du tout »** mais voleurs (498) et les mercenaires, **« un autre genre de pasteurs répréhensibles, . . . qui ne sont pas voleurs, qui viennent au nom du Pasteur, mais qui sont mauvais plus ou moins. . . »** (497).

a) *Les faux pasteurs* sont ceux qui n'entrent pas par la porte, qui est Jésus, mais par une autre entrée. Ils s'occupent des fonctions pastorales dans des vues humaines et naturelles et par une action humaine et naturelle (475). Le mauvais pasteur agit **«non pour gouverner et avoir des brebis, mais pour sa propre gloire et pour son propre profit; car toutes les fois qu'un pasteur a des vues et une action purement naturelles, il agit pour lui-même»**. (475) C'est là le plus grand reproche que Libermann fait aux mauvais pasteurs: ils agissent d'une **«action purement naturelle»** et pour leur **«propre gloire»** et leur **«propre profit»**. Libermann va jusqu'à dire que le mauvais pasteur **«mange les brebis au lieu de les nourrir»**, il **«les perd et les néglige»**, il **«n'agit que pour en retirer son profit, quoique cela ne lui appartienne pas»** (497). Dans son explication du verset 10, Libermann donne une longue liste des vices des mauvais pasteurs: ils sont motivés dans leur travail par l'intention de se satisfaire, de tirer leur bien des brebis qu'ils gouvernent, à l'exclusion de toute autre chose. . . **«Le mauvais pasteur est occupé à se satisfaire et à se donner des plaisirs, à soigner ses intérêts et à contenter son orgueil et sa vanité. . . Il exerce son autorité avec violence. Une brebis lui résiste-t-elle? il la frappe, sans faire attention au mal que cela pourrait lui faire, mais seulement au mal qu'il ressent. . . Il a ses goûts pour les uns ou pour les autres, selon que ses passions l'y portent, il cherche à les assouvir. . .»** (494).

Les conséquences de cette attitude sont néfastes: **«les pertes qu'on fait faire aux âmes, lorsqu'on n'entre pas par la vraie porte, sont très grandes, et les dangers que l'on court soi-même sont immenses, outre le mal qui réside dans l'acte même d'exercer les fonctions sacerdotales ou pastorales d'une manière naturelle et comme vivant pour soi-même»**.

Un tel pasteur **«ne peut manquer de se perdre»**. (489) Il ne peut pas non plus donner la nourriture nécessaire aux brebis, **«car il est certain qu'un homme qui agit entièrement dans l'indépendance de Notre-Seigneur n'a rien dans son âme de ce qui peut nourrir une autre. Et comment peut-il donner ce qu'il n'a pas? Il est donc de la plus grande importance qu'on ne donne pas de son propre fonds mais du fonds inépuisable qui se trouve en Notre-Seigneur»**. (491). Il y a aussi le cas où un pasteur **«agit à demi, moitié par la foi et moitié par la nature»**. En conséquence **«la nour-**

riture qu'il donne est médiocre». A ceci Libermann ajoute l'étonnante remarque suivante: **«c'est ce qui arrive à la plus grande partie des pasteurs**». (491). Sous les mains de ces pasteurs, **«les âmes restent stériles et sèches**». Si, malgré ces mauvaises dispositions, **«leur prédication produit parfois quelque chose sur une âme, c'est plutôt un miracle que Dieu lui-même fait à l'occasion de cette parole vide qui leur est donnée. Il fait ce qu'il a fait autrefois par Moïse, il fait sortir de l'eau vive d'un rocher dur et stérile**» (491).

b) *Le mercenaire.*

Dans l'interprétation du verset 10, Libermann est aussi très sévère envers les mercenaires. Il est vrai, déjà chez St Jean, le mercenaire est décrit d'une manière plus concrète que le voleur; mais la raison pour laquelle Libermann en donne une description si détaillée et concrète est probablement à chercher dans le fait qu'il voit dans le mercenaire le type des pasteurs **«lâches, faibles, tièdes et sans mouvement quand il s'agit de sauver des âmes; ils sont pleins de zèle et d'ardeur quand il s'agit de leur propre intérêt**» (499). **«Le mercenaire est lâche et timide, il craint de souffrir quelque chose pour le troupeau. Il le paîtra avec soin et satisfaction et le conservera à son Maître, tant que cela lui porte quelque jouissance et contentement à lui-même, mais il ne se donnera pas grande peine, à moins que cela ne lui soit un avantage pour son amour-propre, ou pour quelque autre inclination qui en profitera. Quand il s'agit d'exposer ce qui lui est cher selon la nature, comme parents, amis, biens ou intérêts temporels, réputation, alors il laisse plutôt périr les brebis et se tient retiré**» (499). Des paroles vraiment dures qui ont leur *«Sitz im Leben»* chez le P. Libermann! Il ajoute: **«Dans la multitude de pasteurs qui paissent le troupeau de Notre Seigneur Jésus-Christ, il y a peut-être seulement un petit nombre de voleurs et de brigands, mais qu'ils sont nombreux les pasteurs mercenaires qui se paissent eux-mêmes dans le temps qu'ils paissent le troupeau du grand Pasteur!**» (499).

Dans les versets 12 et 13, Libermann dépeint largement l'image du mercenaire et il ajoute; **«Le mercenaire s'imagine qu'il n'a pas fait de mal, car il n'a rien fait pour perdre les âmes qui lui sont confiées, mais sa faute est une faute**

d'omission, qui le déclare directement mauvais pasteur et qui perd le troupeau du grand Maître» (502).

4. LES BREBIS, L'IMAGE DES FIDÈLES

Après l'image du bon et du mauvais pasteur, Libermann nous offre aussi la description détaillée des fidèles (surtout quand il explique les termes de bercail et de brebis). Ses explications comportent une multitude d'aspects comme la vocation, le cheminement vers la foi et sa croissance, l'importance de la grâce, la direction spirituelle, etc. . . Il est impossible de les traiter tous ici. Quelques-uns ont déjà été mentionnés plus haut. En général, on peut dire que l'interprétation de Libermann est caractérisée par une tendance individualiste et spiritualisante. Alors que le texte johannique est d'abord et essentiellement ecclésiologique, en ce qui concerne le bercail et les brebis, Libermann traite tout au long du texte de l'âme individuelle (Einzelseele).

Le bercail est bien **«la réunion des âmes fidèles»**, mais **«c'est un bercail tout spirituel et surnaturel, les brebis sont les âmes considérées dans un état et un ordre spirituel et surnaturel, et la manière d'y entrer doit être par conséquent spirituelle et surnaturelle»** (474). Libermann dit explicitement **«qu'il ne s'agit pas seulement ici d'une porte d'entrée pour l'assemblée des fidèles en général. . . mais plus particulièrement de l'entrée particulière des âmes qui appartiennent à Dieu, c'est-à-dire l'entrée surnaturelle pour les gouverner, les diriger, etc.»** (487).

En conséquence, tous les détails sont interprétés en conformité avec cette vue spiritualisante. Etre dans le bercail est, chez St Jean, synonyme d'avoir la vie, dans le sens spécial et plein que ce terme a chez lui. Pour Libermann, une âme reste dans le bercail **«quand elle reste dans son intérieur, ayant en elle les dispositions et la vie de son divin Pasteur»** (481). Les brebis sont attirées par la parole et les signes du Pasteur, mais surtout **«il les attire dans leurs œuvres par cet attrait intérieur qu'il leur continue sans cesse dans leur action. . . Il va devant elles par l'attrait continuel qui les attire à continuer leur marche»**. De même font les vrais pasteurs **«agissant par sa vertu et son esprit»** (482).

5. L'IMPORTANCE DE LA GRÂCE DANS LE CHEMINEMENT DE LA FOI

Le thème de la grâce est étroitement lié à celui des brebis. La nécessité, l'importance et la priorité de la grâce sont constamment répétées et soulignées par Libermann. Si les vraies brebis suivent le Pasteur c'est uniquement sous l'effet de la grâce: **«ce n'est pas la raison, ni leur goût ni rien autre chose que la grâce de leur Pasteur qui les précède et les attire; c'est sa grâce, sa voix intérieure qu'elles entendent et ce sont ses divins exemples qu'elles imitent»** (483). La grâce crée une sorte de conformité et parenté entre les brebis et leur pasteur qui fait qu'elles le suivent volontiers. **«Les âmes sentent dans leur intérieur que c'est la voix du Pasteur divin, lorsqu'elles sont de véritables brebis, parce qu'alors elles ont l'habitude d'entendre cette voix les appeler ainsi et parler dans leur intérieur. . . cette voix du Pasteur. . . est si conforme aux goûts, aux désirs surnaturels et à tout ce qu'elles sentent en elles, qu'elles comprennent très facilement que cet attrait, par lequel il les attire, est la voix du Pasteur»**. (483) D'un autre côté, il existe une forte opposition et résistance chez les vraies brebis vis-à-vis des mauvais pasteurs. **«Cette opposition et cet éloignement que les âmes éprouvent pour les pasteurs étrangers et humains. . . peuvent être appelés une véritable fuite spirituelle»**. (484) En parlant du verset 4, Libermann développe largement les raisons de **«ces répugnances, éloignements, oppositions, raideurs et afflictions qu'éprouvent les bonnes âmes»**. (485) Ici, il se révèle comme un véritable maître de direction spirituelle; on sent aussi que ces observations ne sont pas le fruit des études mais de l'expérience.

Tout en soulignant l'importance et la priorité de la grâce, Libermann ne laisse pas de côté la coopération humaine, il manifeste ainsi son souci d'orthodoxie. Il nous offre un véritable traité sur la grâce avec toutes les distinctions dogmatiques et il traite en particulier le problème de la prédestination. (Voir p. 529-534). Il décrit très en détails tout le chemin de la foi sous l'action de la grâce. (533) Dans la vie spirituelle, c'est la grâce de la persévérance qui est décisive: **«Ce qui fait le caractère déterminant et distinctif des brebis, c'est la persévérance»** (532).

6. LA CONNAISSANCE PASTORALE

D'une grande importance dans la direction spirituelle et l'œuvre pastorale est, selon Libermann, la connaissance pastorale. Il s'agit ici d'une connaissance spéciale, pastorale, que Libermann explique largement en commentant le verset 14. **« Cette connaissance n'est pas une connaissance ordinaire et commune, elle vient d'une source divine et adorable; ce n'est pas la connaissance qu'un homme a d'un autre homme, mais c'est une connaissance divine... une connaissance d'amour... Notre-Seigneur la compare à celle de son Père pour lui, parce que celle que le Père a du Fils est pleine de complaisance et d'amour... Cette connaissance... peut signifier aussi la connaissance d'amour du Père pour le Fils de l'homme (c'est-à-dire chez Libermann: Jésus dans son humanité!) et cette connaissance d'amour est plutôt une connaissance amoureuse de pasteur, parce que c'est de supérieur à inférieur, de celui qui donne la vie à celui qui la reçoit; et réciproquement, l'amour du Fils de l'homme envers son Père céleste est un amour de brebis, de docilité... »** (503).

Il y a deux qualités essentielles à la connaissance divine d'après Libermann. Elle est intime et elle est substantielle. Ainsi doit être la connaissance pastorale. Les explications de Libermann sont ici assez dogmatiques et spéculatives. (Cf. 504 ss.).

7. LE RÔLE DE L'ESPRIT-SAINT

Il est assez inhabituel de trouver, dans les commentaires du chapitre 10, des considérations sur l'action de l'Esprit-Saint. Par contre, Libermann en arrive souvent à parler de l'Esprit. Dans l'interprétation du verset 3, Libermann donne un sens surprenant au portier (ostiarus). Jésus est **« la porte des âmes. Mais cette divine porte, ce n'est pas nous qui pouvons l'ouvrir par nous-mêmes (= les pasteurs). C'est son divin Esprit qui est le Portier, c'est lui qui fait entrer par cette divine Porte »** (478). C'est l'Esprit qui ouvre les âmes aux pasteurs, **« pour qu'ils entrent et se mettent en rapport parfait avec elles. Mais le divin Esprit ne leur ouvre que**

parce qu'il voit Notre-Seigneur en eux, et en leur entrée et en leur action» (479).

Le travail pastoral présuppose que les pasteurs soient remplis de l'Esprit, parce que les vrais croyants n'écourent que la voix de Jésus que l'on reconnaît à son Esprit et par son Esprit. **«De là, si un pasteur veut parler aux âmes et les rendre dociles à la grâce, qu'il se remplisse de l'Esprit de Notre-Seigneur et qu'il parle ainsi dans ce divin Esprit de son Maître. (479) Seul le prêtre qui est «saintement rempli de la vie pastorale et de l'Esprit de son principe, qui n'agit que par Lui et en Lui, connaît aussi, par une vertu surnaturelle, l'état des âmes» (481).**

Si ces considérations se rapportent d'abord à l'action de l'Esprit dans les pasteurs et pour leur travail pastoral, Libermann parle ensuite, aussi, en d'autres endroits, de la signification de l'Esprit pour les croyants, surtout dans l'explication du verset 27. Les vrais croyants sont ceux qui se laissent guider par l'Esprit, alors que, dans les autres, il y a l'esprit du démon et de la chair, **«qui tendent toujours à s'opposer au Pasteur divin et opèrent en tous moments le contraire de ce que fait l'Esprit-Saint dans les brebis».** (529) Par contre l'Esprit produit **«dans les vraies brebis l'ouverture et la docilité» ; «c'est l'Esprit-Saint qui est en elles et sa grâce divine qui les attire et les fait tendre vers leur Pasteur, qui leur ouvre l'intelligence et leur fait goûter et jouir de tout ce qui vient de leur Pasteur» (529).**

D'autres affirmations plus détaillées à propos de l'Esprit se trouvent encore dans la partie dogmatique, où Libermann parle de la Trinité (548 ss.) Là l'Esprit est décrit comme **«le souffle essentiel et substantiel du Père qui va au Fils et du Fils qui va au Père».**

8. MIRACLE ET FOI – LES MOTIFS DE L'INCRÉDULITÉ

En commentant le verset 25, Libermann interprète les œuvres de Jésus exactement comme les miracles. Il les comprend comme des preuves évidentes de la divinité de Jésus. De là, il déduit aussi l'incrédulité inexcusable des Juifs. **«Les Juifs n'ont donc plus aucune raison à lui alléguer pour justifier leur incrédulité ni pour montrer que s'ils ne le connaissaient pas, ce n'était pas de leur faute».** (527 s.,

cf.: 537, et 542 s. à propos du verset 32 et 37 s.) Libermann voit dans les miracles de Jésus « **la preuve la plus capable de convaincre et de donner la certitude la plus grande, à l'esprit d'un homme quelconque, de la vérité de ses divines paroles** ». (543) Même St Jean semble avoir été en cela d'une autre opinion, comme le montre l'épisode de Thomas (surtout Jn 20, 29; cf aussi Jn 4, 48). L'erreur de Libermann se fonde en ce qu'il confond simplement les œuvres et les miracles. Par les œuvres, St Jean ne désigne pas seulement les miracles, qu'il appelle d'ailleurs signes, mais aussi tout l'agir et tout le comportement de Jésus. Dans les versets 25 et 37 et suivants, se trouve, à cause de cela, opposées la foi basée sur la seule parole de Jésus et la foi basée sur d'autres expériences avec Jésus. Mais ces distinctions plus précises sont de date plus récente et on ne peut pas les demander à Libermann.

9. SACREMENTS ET FOI

Libermann en arrive aussi, et c'est étonnant, à parler des sacrements. Jésus a établi les sept sacrements pour que les brebis aient la vie en surabondance et pour que leur nourriture spirituelle soit assurée : « **Pour leur faciliter et leur assurer la divine pâture qu'il leur a préparée et qu'il leur prépare tous les jours encore, étant assis à la droite du Père, il a établi les sept sacrements qui sont autant de canaux par lesquels la vie divine leur est communiquée avec assurance; elles y reçoivent les béatitudes qui en sont la suite** » (496).

Mais guidé par son souci d'orthodoxie, Libermann met explicitement en garde contre « **une erreur grossière et une hérésie condamnée par l'Eglise** », à savoir que les mauvais pasteurs ne peuvent pas servir d'instrument pour donner la vie par voie sacramentelle. Les sacrements sont en effet « **des canaux infallibles par lesquels Notre-Seigneur communique sa grâce à ses brebis; . . . dès qu'ils (les mauvais pasteurs) opèrent les Sacrements, le divin Pasteur donne lui-même ce que ces Sacrements signifient** ». (496) Mais les mauvais pasteurs peuvent être nuisibles aux brebis parce qu'ils les tiennent éloignées des sacrements et parce qu'ils leur volent la grâce qui est liée à la préparation des sacrements.

10. SYNAGOGUE ET EGLISE – L'IMAGE DES JUIFS

Le chapitre 10 contient, avec le chapitre 8, la dispute la plus aigüe de la communauté johannique avec le judaïsme (pharisaïque). La prise de position de Libermann, qui est un converti du judaïsme, est, de ce fait, d'un intérêt particulier. L'impression d'ensemble que l'on a, en lisant ses considérations, peut se décrire ainsi: on est étonné de la sévérité du jugement, par la constante approche négative, par la séparation intervenue entre Libermann et le judaïsme. Libermann parle des Juifs, ainsi que l'évangéliste d'ailleurs, comme d'étrangers et d'adversaires; sa critique s'adresse surtout aux pharisiens, **«les pasteurs du peuple juif»**.

a) *Synagogue et Eglise.*

A l'explication du verset 16, Libermann détermine d'une façon intéressante le rapport entre Synagogue et Eglise. La Synagogue était autrefois **«le bercail où se trouvaient les brebis»**. Il parle même de **«l'ancienne Eglise renfermée dans la synagogue»**. **«Généralement parlant, il n'y avait pas de brebis qui ne vinssent d'elle, ou du moins qui n'y fussent agrégées»**. Mais Jésus forma un autre **«bercail universel qui, il est vrai, a pris sa source dans le premier, mais avait son existence par lui-même, et n'était pas au-dessous du premier; l'un et l'autre formaient un seul et même bercail, dirigé et gouverné par un seul et même Pasteur. L'ancien bercail, trop petit pour renfermer tant de brebis, est détruit»** (508).

Quand, au verset 16, Jésus parle des autres brebis, qui ne sont pas de son bercail, mais qui écouteront sa voix, il le fait aussi **«pour faire contraste avec ceux qui devaient être naturellement ses brebis, qui étaient de l'ancien bercail et qui n'écoutaient pas sa voix, abusaient de toutes ses bontés et de toutes ses faveurs; c'étaient des brebis égarées qui n'appartenaient plus au divin Pasteur»**. (510) Dans la détermination du rapport d'Israël, l'ancien bercail, avec le nouveau bercail composé de Juifs et de païens, Libermann donne une description étonnante de l'ancien, qui, dans la bouche d'un Juif, sonne, par sa généralité, d'une manière choquante: **«Dans l'ancien Testament, qui était un bercail, mais un bercail de pratiques extérieures, – car, ce qui distinguait le**

peuple de la loi mosaïque des autres, ce n'était que des pratiques extérieures, - ce qui manifestait les brebis d'Israël ce n'était que ces pratiques. Ainsi, par exemple, ils avaient la circoncision pour marque et pour caractère de leur qualité de brebis. . . » (511) Mais, sans doute, Libermann se préoccupe-t-il ici de la différence visible, « **de ce qui manifestait les brebis d'Israël** », car il ajoute explicitement que « **ces pratiques jointes à la foi formaient les brebis d'Israël** ». Mais la foi n'est pas pour lui un signe distinctif entre Juifs et païens, car la foi se trouvait aussi chez les païens, « **qui croyaient en un seul Dieu et qui observaient la loi naturelle comme Job, Naaman, Jethro, et d'autres** ». (511) Ils étaient aussi brebis, « **mais n'appartenaient pas au bercaïl établi de Dieu dans Israël, lequel, dans le fond, était cependant le véritable bercaïl. La foi de ces brebis tirées des Gentils était la même que celle d'Israël; mais il leur manquait le caractère particulier des brebis d'Israël qui était la circoncision et la pratique de la loi** » (511).

A « **l'union imparfaite dans l'ancien bercaïl** », Libermann oppose comme caractère essentiel du nouveau bercaïl, l'union parfaite dans l'Esprit: « **Dans ce temps, le caractère essentiel et unique des brebis sera l'âme, caractère formé par l'Esprit-Saint, caractère qui unira tout le bercaïl et rendra toutes les brebis dociles et souples sous un même pasteur. Et c'est l'Eglise nouvelle que le divin Pasteur a formée et dans laquelle règnera une unité de foi parfaite et ce sera précisément ce qui fera les brebis** ». (512) Ce n'est pas seulement dans l'absence d'unité que Libermann voit une différence entre l'ancien et le nouveau bercaïl. Dans la manière de voir les pasteurs aussi, il y a une opposition. « **Dans l'esprit des Juifs, il y avait plus d'un pasteur, comme il y avait plus d'un bercaïl** » et il renvoie aux prophètes et à Moïse.

Dans ses développements sur l'unité, Libermann trouve d'ailleurs des paroles dures pour ceux-là « **qui se forment une foi selon leurs idées, sans craindre de se séparer de la foi du bercaïl ou qui ne veulent pas s'assujettir au gouvernement et à la conduite de tout le bercaïl** ». Et il ajoute: « **Ces hommes sont bien malheureux; ils sortent et se retranchent eux-mêmes du bercaïl qui seul a été établi pour les brebis de Dieu; et de plus ils se soustraient à l'autorité du souverain Pasteur, déclarant formellement par leur conduite perverse qu'ils n'appartiennent plus à l'unique Pasteur** » (513).

b) *L'image des Juifs.*

Dès le début, Libermann constate que le bercail englobe la réunion des âmes fidèles de l'Ancien et du Nouveau Testament, et, de la même manière, le discours de Jésus se rapporte **«aux prêtres du Nouveau Testament aussi bien qu'aux docteurs et chefs du peuple de l'Ancien Testament»**. (473) Les pasteurs du peuple juif du temps de Jésus étaient les pharisiens. Libermann identifie les pharisiens avec les voleurs et les brigands, parce qu'ils n'entrent pas par l'unique porte vers les brebis, c'est-à-dire par la foi au Christ et sur son ordre. (488) Le voleur vole **«en cachette et par ruse»**, le brigand **«par force et à découvert»**. Ce sont les deux moyens de voler qu'emploient tous les faux pasteurs, et **«les pharisiens employaient sans cesse l'un et l'autre»**. (475).

D'après Libermann, les Pharisiens avaient **«tous ces défauts qui font les faux pasteurs. Ils ne voulaient absolument pas venir au nom du vrai Pasteur, ils le méconnaissaient tout à fait, ils voulaient agir en tout par eux-mêmes, de manière qu'ils étaient des voleurs et des brigands»**.

A l'explication du verset 6, Libermann leur reproche avant tout de se surestimer et de ne pas se connaître eux-mêmes: **«Les Pharisiens étaient si éloignés d'avoir si mauvaise opinion d'eux qu'il leur paraissait impossible de se regarder comme de faux pasteurs. Ils connaissaient si peu les mauvaises dispositions qui les animaient dans la direction des brebis qui leur étaient confiées, qu'ils n'eurent aucune idée de ce que Notre-Seigneur leur disait. Outre cela, ils ne savaient même pas ce que c'était que les devoirs et les fonctions de pasteur. Ils se voyaient à la tête du peuple de Dieu et ils ne pensaient qu'à en profiter pour leur avantage, comme si les brebis eussent été faites pour eux, tandis qu'au contraire ils étaient faits pour les brebis, qui appartiennent au souverain Pasteur»**. (486) Aux Juifs en général, Libermann reproche d'avoir toujours entendu parler la divine Sagesse, sans rien comprendre à ce qui sortait de sa bouche (525).

Pourtant, au verset 24, Libermann remarque qu'il y avait certains parmi eux qui eurent quelque incertitude et remords plus grands après la dispute. Mais leur défaut de foi et leurs mauvaises dispositions les empêchaient de s'éclairer et les faisaient abuser de nouveau des réponses de la divine Sagesse.

(525) Les Juifs avaient surtout une fausse représentation du Messie : **« Ils veulent savoir s'il est le Messie, mais s'imaginaient le trouver selon leurs idées singulières et humaines. . . Leur malheur était qu'ils avaient perdu toute véritable notion sur leur Messie et en avaient des idées toutes différentes de ce qu'il était réellement »**. (526) La dernière raison de leur incertitude et de leur refus est leur incrédulité. **« Leur incertitude vient de leur incrédulité et non d'une autre cause »**. (527).

Libermann rapporte cette incrédulité et ce manque de foi à leur **« mauvaise disposition »**. A cause de cela, ils n'appartiennent pas aux brebis de Jésus et ne peuvent pas entendre sa voix : **« S'ils ne veulent pas croire qu'il est Dieu et Fils de Dieu le Père, ce n'est pas par bonne volonté, par crainte d'offenser Dieu en adorant un homme, comme ils semblent le manifester en prenant toujours de bons prétextes pour le persécuter ; mais cela vient du fait qu'ils ne sont pas du nombre de ses brebis. Ils n'avaient pas pour lui les sentiments ni les dispositions de brebis ; c'est pourquoi ils ne croyaient pas et n'entendaient pas ce qu'il disait »**. (528).

En relation avec l'incrédulité des Juifs, Libermann vient encore à parler des miracles comme preuve de la divinité de Jésus. Il concède que les Juifs, vu la gravité de la chose, auraient pu ne pas croire en lui, ils auraient même été obligés de ne pas croire en lui, mais, comme témoins des miracles extraordinaires de Jésus, ils auraient dû croire, s'ils avaient été bien disposés. **« Il résulte donc de là que les Juifs étaient sans excuse de n'avoir pas cru. . . »** (543).

On ne pourra pas contester que, par cette condamnation négative et dure des Juifs, Libermann est bien dans la ligne de l'évangile de Jean. St Jean aussi voit la raison du refus de Jésus par les Juifs dans leur incrédulité et lui aussi, comme Libermann, ne peut donner à ce fait une autre explication que de dire que les Juifs incrédules n'appartenaient pas aux brebis choisies par le Père. (Cf. surtout Jn 6, 36-47, 63-65) Mais une chose est l'interprétation de St Jean et de Libermann, et une autre la vérité historique. Même les évangélistes ne sont pas affranchis au point de ne pas voir les adversaires de l'Eglise dans une mauvaise lumière, même quand il s'agit de leurs anciens frères dans la foi.

11. Y A-T-IL DES INFLUENCES JUIVES ET RABBINIQUES
DANS LE CHAPITRE 10?

Y a-t-il, dans le commentaire du chapitre 10, des indications qui permettent de dénoter chez Libermann des connaissances particulières sur les traditions juives et rabbiniques, sur les conceptions théologiques et les méthodes d'interprétation? Michel Cahill a, dans sa thèse, fait des recherches approfondies sur cette question. Je ne peux que me ranger à son avis que «indeed there is scarcely anything to distinguish Libermann the born Jew from other commentators who were born Christian»¹. Peut-être que les explications de Libermann sur les païens, les enfants de Noé, «**qui croyaient en un seul Dieu et qui observaient la loi naturelle, comme Job, Naaman, Jéthro et les autres**» (511 et 513 à propos du verset 16) remontent à une connaissance particulière de la tradition juive sur les lois noachiques. Mais cela était un bien commun de la tradition exégétique. (Cf. Ac 15, 20-29!).

Dans les explications sur la Dédicace (Encaenia, verset 22), on trouve chez Libermann l'avis surprenant «**que les Juifs faisaient des feux de joie pour célébrer le rétablissement et la dédicace du temple qui eut lieu au temps des Machabées. . . Il est probable que le principal de ces feux de joie eut lieu dans le portique de Salomon**». (524) Ceci n'est pas historiquement attesté et ne se trouve, selon Cahill, ni dans les commentaires juifs ou chrétiens, ni dans la littérature juive et rabbinique. On ne peut plus déterminer d'où Libermann tenait cette tradition.

Eclairant et surprenant, par contre, est le manque de recours à l'hébreu dans l'explication du nom «Christ», qu'il déduit, évidemment correctement, du grec, sans se référer à l'arrière-fond juif. (Au verset 25, p. 526).

Il en résulte donc que, dans les explications de Libermann sur le chapitre 10, il n'y a rien qui dépasse ce que l'on peut aussi trouver dans n'importe quel commentaire chrétien.

¹ Cahill Michel, Libermann's commentary on St John. An investigation of the rabbinical and French School Influences.

CONCLUSION

D'un point de vue purement exégétique, il faut, à mon avis, dire que Libermann – malgré une observation étonnamment exacte et une attention aux nuances des formes grammaticales et du vocabulaire de la Vulgate – n'interprète pas d'abord le texte du chapitre 10, ni donc l'intention de l'évangéliste, mais qu'il prend plutôt ce texte comme un prétexte pour exposer ses propres vues et réflexions sur le thème « Pasteurs et brebis ». Elles sont, il est vrai, d'une grande profondeur et richesse ; elles témoignent aussi d'une extraordinaire intuition et expérience. Il est avant tout guidé par un souci pastoral et spirituel.

Nous apprenons à connaître, grâce à son commentaire, son attitude très personnelle par rapport à beaucoup de questions ayant trait à la direction spirituelle et pastorale des âmes. Nous trouvons aussi un bon aperçu sur les préliminaires théologiques de sa propre spiritualité.

Felix Porsch, cssp.

Traduction : André Loos, cssp.